

Québec français



De la prophétie au postmodernisme

François Larocque

Numéro 84, hiver 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45199ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Larocque, F. (1992). De la prophétie au postmodernisme. *Québec français*, (84), 85–86.

De la prophétie au postmodernisme

Propos recueillis par
François LAROCQUE

Pourquoi présentez-vous une anthologie de vos propres nouvelles ?

April.

Pour avoir accès à un nouveau public. L'une de ces anthologies fait partie d'une collection de classiques contemporains québécois, en format poche. L'autre paraît dans une collection destinée aux jeunes. Les deux regroupent des nouvelles dispersées dans des recueils, des anthologies, des collectifs, des revues parus en France ou au Québec. Il n'y a pas un lecteur, sauf le lecteur spécialisé, qui a une idée exacte de ma production. Je voulais montrer les différentes voix que j'ai empruntées, au cours de ma carrière d'écrivain.

Comment en êtes-vous venu à vous intéresser à la littérature de jeunesse ?

April.

J'ai été en contact avec un écrivain qui écrit pour les jeunes, Denis Côté, avec qui j'ai travaillé à la production d'une nouvelle à quatre mains. Cette expérience, menée d'une façon professionnelle, a été aussi exigeante que tout autre type de littérature. Cela m'a plu. De plus, j'ai un garçon qui commence à lire. J'ai pensé lui offrir des nouvelles pour un peu plus tard. La nouvelle inédite dans *N'ajustez pas vos ballucinettes* est la seule qui a été écrite pour des jeunes. L'anthologie intitulée *Chocs baroques* est destinée à un public adulte ; ce sont des nouvelles plus complexes, plus riches, qui font appel à des con-

naissances techniques, à une nouvelle vision de la société et de sa culture.

Comment remante-t-on un texte afin d'en donner une version pour la jeunesse ?

April.

Je n'ai pas voulu, en écrivant « Julie Joyal appelle les étoiles », savoir ce qu'était la littérature pour les jeunes. J'en ai entendu vaguement parler. Il y a toutes sortes de trucs, de créneaux, de recettes, voire de directives, qui ne me plaisaient pas. Ce qui compte le plus, c'est d'éviter les temps morts, d'aller à l'essentiel. Point n'est besoin d'en mettre beaucoup, au contraire. Je n'avais pas écrit mes premières nouvelles pour les jeunes et je n'ai pas cherché à en modifier le vocabulaire. Quant à l'intrigue, j'ai décidé de laisser tomber des choses, non parce que je m'adressais aux jeunes mais parce que, avec le recul, je me suis rendu compte que la portée n'était plus la même. Le recours à une héroïne, dans « Julie Joyal... », me permettait de présenter un autre point de vue, d'exploiter une nouvelle sensibilité. J'ai écrit le plus naturellement du monde, tout en sachant bien le risque que je prenais en me mettant dans la peau d'une adolescente. J'ai alors vu à travers ses yeux et, dès la première phrase, j'ai trouvé le ton.

Cette nouvelle est-elle une charnière entre la science-fiction et vos nouveaux choix de carrière ?

April.

J'avais déjà commencé progressi-

vement ce changement dans « Impressions de Thaï Deng » et « Dans la forêt de mes enfances » et même dans *Berlin-Bangkok*. Je deviens plus réaliste. Si je n'ai plus envie de faire de la science-fiction, c'est aussi pour des raisons commerciales. J'ai l'impression que je pourrais écrire encore cinq livres de science-fiction sans rien changer à ma visibilité, à la réception de mes œuvres. Cela n'augmenterait pas non plus le nombre de mes lecteurs. Dorénavant, je vais permettre au lecteur de sentir davantage l'intériorité de mes personnages, comme dans « Julie Joyal... ». Le lecteur a besoin d'être confronté à un personnage plus crédible auquel il pourra plus facilement s'identifier.

Vos personnages sont souvent des enfants. Pourquoi les présentez-vous la plupart du temps rejetés ou mal aimés ?

April.

Ce sont les enfants les plus intéressants parce qu'ils n'obéissent pas aux directives qu'on leur donne. Ce sont des enfants un peu à l'état pur, qui peuvent être rebelles, donc ouverts à la nouveauté. Les enfants rebelles, dans le fond, ce ne sont pas vraiment ceux qui cherchent le mal, mais ceux qui se rendent compte que l'image du bon qu'on leur présente n'est pas juste.

Vous abordez souvent des thèmes dérangeants (meurtre, prostitution, mère porteuse). Craignez-vous d'aborder ces thèmes parce qu'ils sont tabous ?

April.

J'aime découvrir du neuf, aller en dehors des frontières. C'est la raison pour laquelle j'ai privilégié jusqu'ici la science-fiction. Dès l'instant où je vois que quelque chose est tabou, c'est suffisant pour me pousser à écrire un texte. Pour moi, il s'agit d'une façon de détruire par l'excès, car on ne peut pas résister à de pareils mouvements, tels ceux qui concernent des actions de masse, comme la pornographie et le rapt d'enfant, par exemple.

Vos nouvelles renferment plusieurs références à la culture contemporaine internationale. Pourquoi ce port d'attache ?

April.

J'ai l'impression que j'ai autant de nouvelles qui parlent du Québec, que de nulle part, autant de nouvelles qui se veulent internationales aussi parce qu'elles traduisent la culture du voisin ou en rendent compte. On vit dans un monde multiculturel ; par la télévision, on est en contact avec le monde entier. Quand je joue avec des concepts internationaux, je les relativise toujours, j'en fais une caricature ou j'essaie d'en montrer un autre visage, une autre image. Je veux démythifier cette culture-là. Je recours souvent à la parodie, ce qui me permet de rire, de m'amuser, car c'est un jeu qui rejoint, avec un certain recul et un peu d'expérience, le postmodernisme.

Votre science-fiction a souvent donné dans la critique sociale, votre politique. Dans quelle mesure les écrits de

fiction spéculative servent-ils une cause ?

April.

La science-fiction a tendance à servir de prophétie, à tenir compte des penseurs de l'heure, des nouvelles théories scientifiques, à livrer des messages, à servir des leçons. Mais je ne pense pas que ce soit à son avantage. Pourquoi la science-fiction ne pourrait-elle pas se permettre de livrer des messages, de donner des visions sociales ? Je n'ai rien contre. Il faut que cela soit bien fait, cependant. De la science-fiction les lecteurs/lectrices attendent du plaisir, de la rêverie, de grands conflits culturels, le tout livré à travers une série d'aventures, une histoire.

Comment réagissez-vous lorsque l'on vous appose l'étiquette d'« écrivain de science-fiction » ?

April.

Il est vrai que j'écris de la science-fiction. Mais j'ai tâté du fantastique et je veux m'engager dans une autre voie. C'est donc une étiquette qui va être relativisée. Je ne veux pas faire de la science-fiction parce que c'est une mode ou parce que c'est un genre dont j'aime les lois. Au contraire, j'aime jouer avec ce genre aux multiples possibilités. Je ne fais pas de la science-fiction, je fais ma science-fiction. J'ai été l'un des premiers, dans notre milieu très restreint, à vraiment parler de l'univers québécois, de la culture québécoise. J'ai manié aussi l'humour, l'ironie, la parodie, le côté « flyé », le baroque, autant d'aspects qui différencient ma science-fiction de celle des autres.

Vous avez déclaré récemment que vous quittiez le champ de la science-fiction (et du fantastique). Pourquoi cette décision ?

April.

Je ne veux pas tourner réellement une page. Mais je suis intéressé par des sujets plus proches de mon expérience personnelle. J'ai le goût de découvrir quelque chose de nouveau. La science-fiction que j'entrevois faire au Québec, elle était à construire. Maintenant, il me semble que c'est fait. En passant à la littérature générale, je redeviens un jeune écrivain à son premier livre et cela me dynamise. Il faut aussi ajouter qu'après un certain temps j'ai envie de paraître sérieux. Je veux élargir mon public en donnant une nouvelle orientation à mon œuvre.

Quelles raisons ont motivé votre départ de l'équipe d'Imagine ?

April.

Si je veux aller vers la littérature générale, je suis obligé de couper des liens, à un moment donné, pour me plonger dans un autre monde. Je suis limité dans le temps et je dois faire des choix pour éviter de disperser mes énergies. Quand j'étais du côté de la science-fiction, il fallait que je sois missionnaire, que j'aie cherché des entrevues, que j'arrive à convaincre des gens, que je prouve que j'existe. Je n'ai plus le goût de courir ainsi, de mener toute sorte de combats. J'ai seulement envie d'écrire.